Proverbes : « C'est Dieu qui gouverne les sorts. » Cette croyance que rien n'est fortuit fut défigurée d'abord par l'invention des augures et des aruspices. De chute en chute elle aboutit aux cyniques amulettes des Soudanais et aux fétiches des joueurs de Monaco. Beaucoup de Français n'ont plus pour Dieu qu'un fer à cheval ou un sou percé.

On ne trouve au-dessous du fétichisme que l'athéisme, professé par quelques nègres du détroit de Torrès et par le monde officiel de Paris. Alors, selon la plainte du psalmiste, « l'insensé, parce qu'il se croit le maître de ses « lèvres, proclame : Il n'est pas de Dieu — et les vérités « sont diminuées parmi les hommes au point qu'ils se « comparent à un bétail dénué de raison ».

DE LA RÉVÉLATION MOSAIQUE

De l'authenticité du Pentateuque.

J'ai la naïveté de croire à la stricte réalité de Moïse, et même à la personne d'Homère, et en général aux traditions que démolit la critique allemande et que rétablit l'archéologie, laquelle n'est pas un exercice de songe-creux. *Il a été scientifique* que le voyage de Cadmus était une fable ; mais *il est prouvé* que les Phéniciens sont réellement venus dans la Grèce primitive. Il a été scientifique que les Egyptiens ne naviguaient pas avant la XXVIe dynastie ; mais il est prouvé que, dès la XIIe, ils commerçaient avec les peuples du nord. Il a été scientifique que l'écriture était ignorée au temps d'Homère ; mais il est prouvé qu'elle était partout en usage quelque huit cents ans avant la prise de Troie. Si les plus vagues légendes finissent par devenir historiquement indiscutables, peut-on s'attaquer à Moïse qui occupe dans l'antiquité et dans les annales d'un peuple encore existant, une place très supérieure à celle de Charlemagne ou de Napoléon dans l'Histoire de France ? « Si, comme ils ont osé le « dire, Moïse n'est qu'un mythe, remarque le cardinal « Gousset, pourquoi ne pas dire aussi que les Juifs étaient « un peuple imaginaire ? Car enfin leur histoire, leur « religion, leur jurisprudence, tout était fondé sur l'auto- « rité de Moïse ».

Cependant l'inexistence de Moïse n'est qu'insinuée ; les rationalistes s'efforcent plutôt de lui dénier la paternité du Pentateuque. Ils devraient du moins concerter leurs attaques : l'un déclare la Genèse trop variée de style pour

appartenir au même auteur ; l'autre l'attribue, et avec elle tout le bloc des Ecritures, au seul Esdras !

On lit dans l'Encyclopédie : « La plus grande preuve « de l'authenticité d'un livre, c'est lorsque depuis long- « temps on travaille à saper son antiquité pour l'enlever « à son auteur, et qu'on n'a pu trouver pour cela que des « raisons si frivoles que ses ennemis déclarés daignent à « peine s'y arrêter. » Le grand tort du Pentateuque, c'est de constituer la clef de voûte de la religion et de supposer le surnaturel. Renan l'avoue : « Si le miracle et l'inspira- « tion de certains livres sont choses réelles, notre mé- « thode est détestable. » Or, nier a priori le miracle suppose ou l'athéisme ou la démence, comme l'a remarqué J.-J. Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles ? Cette « question sérieusement traitée serait impie si elle n'était « absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la « résoudrait négativement que de le punir ; il suffirait de « l'enfermer. »

Les grands travaux des exégètes catholiques ou protestants ont réfuté successivement les changeantes hypothèses des négateurs. Voici le vif du débat :

D'abord l'hypothèse de deux auteurs pour la Genèse, l'un appelant Dieu Jéhova, l'autre Elohim. — A ce compte, on découvrirait dans Bossuet un Déiste, un Doministe, un Créatoriste, et même un Jéhoviste. En réalité, Elohim, Jéhova indiquent des attributs différents de la Divinité. Elohim signifie Dieu éternel et Créateur ; Jéhova, Dieu Providence et Seigneur. Il est dès lors naturel de trouver seulement le nom Elohim au début de la Genèse. Jéhova n'est employé qu'après la création de l'homme, et pour manifester sa dépendance. Avant les attaques de Spinoza et de Vater, et la folie analytique de 1800, Tertullien et saint Augustin avaient déjà résolu la question élohiste. L'unité de la *rédaction* mosaïque (tous conviennent que Moïse a pu utiliser des documents

antérieurs) cette unité ressort du fait que, sauf au premier chapitre de la *création,* il n'existe aucune série indépendante de passages soit élohistes, soit jéhovistes. Très souvent les deux noms sont juxtaposés : Jéhova-Elohim (le Seigneur-Dieu).

Autre objection : le Pentateuque se contredit ou se répète : 1° Il renferme deux récits de la création de l'homme. — Mais il suffit d'ouvrir la Genèse pour constater que le verset 27 du chapitre 1 énonce incidemment le véritable récit (II, 7 et ss.) de la création de l'homme qui méritait bien d'être repris à part ; le chapitre 1 n'est que le sommaire de la Création. — 2° Rébecca envoie Jacob en Mésopotamie pour le soustraire à la colère d'Esaü ; ailleurs, il entreprend ce voyage pour épouser une fille de sa race. — Mais ne peut-on *décider* un voyage pour une cause (l'ennui, la curiosité, un péril local) et le *diriger* d'après une autre (telle affaire dans telle ville) ? — 3° Les mêmes noms, Hévila, Dadam, Ludim, désignent des personnages différents. — Mais les noms hébreux étaient en petit nombre, et il y a plusieurs Français qui s'appellent Louis. — 4° La Genèse attribue les richesses de Jacob à son industrie ; ailleurs, à la bénédiction de Dieu. — Aide-toi, le Ciel t'aidera. — 5° Joseph est vendu, ici à des Ismaélites, là à des Madianites. — Mais les Madianites étaient une tribu d'Ismaël.

D'autres prétendues répétitions ou contradictions, étudiées en détail par les exégètes, s'expliquent par la monotonie des habitudes nomades, par certains usages hébreux, ou par des confusions de lettres dues aux copistes.

Les systèmes anti-mosaïstes se sont réciproquement détruits. Force fut de reconnaître l'évidente unité du Pentateuque. Le rationalisme hégélien imagina que cette unité devait provenir *d'une sorte d'expansion interne.*

Voilà la Bible restituée à Dieu par les négateurs, mais au Dieu d'Hégel, au Devenir !

Le Pentateuque reste l'œuvre exclusive de Moïse, sauf une page, la dernière, celle qui raconte sa mort ; Josué ramassa la plume d'aigle et termina le Deutéronome. Un lieutenant de César assassiné acheva ainsi le VIIIe livre de la Guerre des Gaules, et le récit de la mort de J. Sleidan termine son Histoire de Charles-Quint.

Lorsqu'on voit les tarets de la critique s'acharner déjà sur l'œuvre de Victor Hugo, démolir ses autobiographies et le mettre en contradiction avec lui-même, on admire ce miracle, que leurs dissolvants, appliqués au Pentateuque vieux de trente-cinq siècles et *écrit sans précautions d'auteur,* n'aient pu entamer plus sérieusement son granit. Au contraire, tous les arguments, internes ou externes, attestent l'authenticité de l'œuvre de Moïse :

D'abord, certains archaïsmes du vocabulaire et de la syntaxe, le caractère poétique de la prose fixent l'époque du Pentateuque et ont disparu dans les écrits postérieurs à Moïse. Le Manuel biblique de M. Vigouroux renseignera sur ces curieux détails.

Le Pentateuque n'emploie, comme termes étrangers, que des mots *égyptiens.*

La description des mœurs primitives, l'exposé de l'origine des cités et des races révèlent une documentation relativement récente pour l'écrivain.

Mais c'est comme témoin oculaire que Moïse devient indiscutable. Qu'eût importé à un écrivain postérieur ce détail des moindres étapes, ce journal des recensements, des constructions, des vivres, de l'existence intimement matérielle des Hébreux ? Le Lévitique, l'Exode sont nés d'une notation horaire. Chronique non, ni mêmes mémoires, mais journal de route et d'administration quotidienne. Un discours, un cantique d'occasion encadrent un règlement de police. Car seule la Loi religieuse jaillit complète du

Sinaï. Les mesures provisoires se succèdent et s'abrogent suivant le besoin. Il n'est question de rois que comme d'une éventualité possible après la conquête future de Chanaan.

Parmi cela se déroule la vie surnaturelle du peuple élu. Le grand argument contre Moïse ce sont ses récits miraculeux, intimement liés au reste de sa narration. Mais, suivant que le miracle est direct ou médiat, les faits relatés dans l'Exode et le Deutéronome sont très semblables à ce qui se passe, naturellement ou surnaturellement, sous nos yeux. Nous voyons *naturellement* les nuées de sauterelles ravager l'Afrique, les cailles traverser la Méditerranée, la vipère cornue pulluler dans le sable du désert ; Dieu, qui les a créés, peut diriger ces animaux pour sauver ou châtier un peuple. Nous avons vu *miraculeusement* jaillir une source d'un roc des Pyrénées. Le miracle fut-il plus commun sous l'Ancienne Loi qu'aujourd'hui ? Non. Mais nous le voyons concentré autour de Moïse pour affirmer la volonté de Dieu sur lui.

Un miracle plus spécial à l'Ancienne Loi, c'est la théophanie ; Dieu n'avait pas encore ouvert les yeux de l'âme. Moïse et quelques patriarches entrevirent « sa gloire » dans un éblouissement de clarté physique accompagné d'ordres précis. Le premier homme aussi l'avait vue, car enfin il y a eu un premier homme. Moïse ne regarda pas Jehova, car « nul homme ne le verra et vivra ». Saint Jean répète : « Nul n'a vu Dieu. » Moïse connut sa lumineuse ambiance. Paul, Jean, Etienne, Thomas d'Aquin, Thérèse, Jean de la Croix auront de la Divinité cette intuition suréminente et anticipée où aboutit la Mystique. Sous quelle forme ? Que savons-nous de la matière, de ses rapports avec l'esprit, de la façon dont le Créateur peut en user ? Imaginez un caporal de 1806 s'obstinant à soumettre l'Empereur à une consigne d'équipement ; voilà le rationalisme soumettant le Créateur aux lois cosmiques !

Dieu s'est révélé sur les cimes : « les monts sont des autels ». Après l'Horeb, le Sinaï, le Thabor, nos sanctuaires miraculeux peuplent les montagnes. Pourquoi cette préférence, preuve de non-subjectivité ? Les religions dérivées en gardèrent le souvenir : les temples grecs couronnent les acropoles ; l'Asie sacrifie à Baal sur les hauts-lieux ; le dolmen se profile sur un cap.

Un frappant miracle du Pentateuque, c'est que, parmi tant de prodiges, il n'en paraisse pas de ridicule ou de fortuit. Toute la psychologie religieuse tient dans le doute puni de Moïse, l'orgueil foudroyé des trois lévites, le châtiment des fornicateurs. Dieu apparaît aussi tout autre chose que l'Abstrait divin des philosophes. Et, comme l'être par le non-être, le vrai Dieu de la Bible s'affirme par les hontes du polythéisme.

Le détail des miracles si logiques constatés par Moïse, achève, loin de l'infirmer, de supposer une rédaction contemporaine des faits.

Aux preuves d'authenticité, ajoutez que le Pentateuque précède manifestement la conquête de la Terre Promise ; et les noms de lieux sont les noms anciens ; il n'est alors question ni de Jérusalem ni de Tyr ; la grande ville assyrienne n'est pas Ninive, c'est Resen.

Puis l'hypothèse d'une *bande de faussaires* ou celle d'Esdras sont véritablement insensées, car le reste de la Bible, si admirablement une d'esprit, suppose partout un Pentateuque antérieur. Les psaumes, les Rois vivent du souvenir mosaïque. Le plus absurde est d'attribuer la législation de Moïse à une alluvion lente des coutumes. Outre que le bloc se révèle dès le début, cette législation contrarie l'esprit d'Israël et *s'impose* à lui *sans tyrannie*. La vie morale de ce peuple n'est qu'une lutte de ses instincts contre sa loi qu'il sait divine. L'histoire juive reste inexplicable sans le Sinaï.

Enfin le Pentateuque montre sans cesse Moïse « écri-

« vant dans le Livre ». Esdras lui-même l'attribue intégralement à Moïse, et ne prétend avoir retrouvé que l'un des textes primitifs. L'hypothèse qu'Esdras, vivant en Babylonie mille ans après la sortie d'Egypte, ait peint l'époque des Ramsès pour donner de la couleur locale à *son* Pentateuque, est contraire à toutes les habitudes d'esprit des anciens et à leurs modes d'information.

Dès avant l'égyptologie, Bossuet avait fait justice de cette inconcevable hypothèse : « On aura continué peut-« être une généalogie commencée, on aura expliqué un « nom de ville changé par le temps ; quatre ou cinq re-« marques de cette nature, faites par Josué ou par « Samuel, auront naturellement passé dans le texte ; « aussitôt tout sera perdu. Esdras sera accusé, *quoique le* « *Samaritain, où ces remarques se trouvent, nous montre* « *qu'elles ont une antiquité non seulement au-dessus* « *d'Esdras, mais encore au-dessus du schisme des dix* « *tribus*. Esdras aura donc tout fait. Esdras aura oublié « qu'il voulait faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si « grossièrement comme déjà arrivé ce qui s'est passé « après lui. Comme si, au contraire, on ne voyait pas que « ces marques, dont on se prévaut, sont une nouvelle « preuve de sincérité... A-t-on jamais jugé de l'auto-« rité de quelque livre que ce soit par des raisons si « légères ? Mais c'est que l'Ecriture est un livre qui veut « obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu. Il « faut qu'il périsse, et, à quelque prix que ce soit, il doit « être sacrifié au libertinage. » Bossuet dit encore au sujet d'Esdras : « Il lui fallait composer en même temps « tous les prophètes anciens et nouveaux, ceux que le « peuple avait vus écrire et les livres de Salomon, et les « psaumes de David, et tous les livres d'histoire, puisqu'à « peine se trouvera-t-il dans cette histoire un seul fait » considérable qui, détaché de Moïse tel que nous l'avons, « puisse subsister. Tout y parle de Moïse. Tout y est fondé

« sur Moïse... C'était en vérité à Esdras une merveilleuse « entreprise que de faire accroire tout à coup à tout un « peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours « révérés et les nouveaux qu'il a vus faire, comme s'il « n'avait jamais ouï parler de rien. Tels sont les prodiges « qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les mi- « racles du Tout-Puissant. »

Ajoutez qu'Esdras obtint, au nom de la loi de Moïse, que les juifs renvoyassent leurs femmes chananéennes. Soixante-dix ans avant lui, Zorobabel rebâtissait l'autel des tabernacles selon le plan de Moïse. Mais le comble de l'invraisemblance est d'attribuer à Esdras les institutions religieuses : pourquoi par exemple la défense d'immoler les victimes dans le camp, alors qu'il n'existait plus de camp ?

Outre ces impossibilités morales ; outre la preuve péremptoire du texte samaritain évidemment antérieur au schisme et écrit avec les anciens caractères hébreux, l'hypothèse d'Esdras croule devant l'universelle attestation de l'Antiquité en faveur de Moïse. La double tradition israélite, la Version des Septante, la tradition chrétienne sont unanimes. Parmi les auteurs païens qui vantent les institutions *de Moïse*, voici Strabon, Diodore, Longin, Juvénal, Tacite, Pline, Gallien. Selon Artapan, l'Egypte fit de Moïse son Hermès ou l'Interprète par excellence. Eupolème croit qu'il donna l'alphabet aux juifs. Jamais les ennemis d'Israël ou du Christ, Celse, Porphyre, Julien, n'osèrent attaquer l'authenticité du Pentateuque. Cette insanité était réservée à un fabricant de lunettes d'Amsterdam, Spinosa. Que dirions-nous d'un australien qui prétendrait nous informer, par la critique, de ce qui se passe en France ? Ce qui est absurde dans l'espace l'est dans le temps.

L'expérience brutale a d'ailleurs anéanti successivement les systèmes des songe-creux. En 1780 ils nient

l'existence de l'écriture au temps d'Homère. Aujourd'hui nous possédons des papyrus antérieurs à Moïse et probablement à Abraham.

Champollion a fait plus que Bossuet pour l'authenticité du Pentateuque. Le premier principe de la Critique interne est qu'un auteur doit refléter son ambiance. De l'absolue concordance de l'Exode avec la civilisation pharaonesque ressort, outre cette preuve de l'authenticité et de l'exactitude du récit mosaïque, la certitude qu'Israël avait emporté au désert les usages égyptiens. Et ce n'est pas une Égypte anachronique que nous peint l'Exode, mais l'exacte Egypte des Ramsès, révélée par l'égyptologie. Les prophètes en connaîtront une tout autre, et également vraie. Non seulement la construction de Ramessès et de Phitom est bien contemporaine de Moïse, et tous les objets découverts analogues à ceux qu'il décrit, mais la vie sociale, militaire et politique concorde minutieusement avec son récit. Les noms propres égyptiens du Pentateuque appartiennent aussi au temps des Ramsès sans offrir un seul exemple du sémitisme postérieur de la dynastie bubastite. « Cet accord, écrit R. S. Pool dans la « *Contemporary Review*, n'a pas manqué de frapper les « égyptologues. Ils ont pris les deux séries de documents, « hébreux ou égyptiens, et ils ont constaté leur exactitude « mutuelle... Mais si la portion considérable du Penta- « teuque qui traite de la période égyptienne de l'histoire « des Hébreux est d'une antiquité aussi reculée, nul ne « peut douter que les quatre premiers livres de Moïse ne « soient substantiellement du même âge. »

La haute raison de Bossuet n'avait pas besoin de cette certitude physique née pour nous de l'égyptologie, lorsqu'il concluait : « Il y a, dit-on, des difficultés dans l'his- « toire de l'Ecriture. Il y en a sans doute, qui n'y seraient « pas si le livre était moins ancien ou s'il avait été sup- « posé, comme on a osé le dire, par un homme industrieux.

« Il y a des difficultés que fait un long temps lorsque les « lieux ont changé de nom ou d'état, qu'il n'y a plus de « remède aux fautes qu'une copie négligée introduit si ai- « sément, ou que des faits échappés à la mémoire des « hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de « l'histoire. Mais enfin, cette obscurité est-elle dans la « suite même ou dans le fond de l'affaire ? Nullement ; « tout y est suivi, et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à « faire voir dans les Livres Saints une antiquité plus « vénérable. »

A tant de raisons qui démontrent que la Bible sans un Pentateuque antérieur est un cèdre sans racines, il faudrait ajouter que dans beaucoup de passages les rédacteurs successifs inscrivent « comme nous voyons au- « jourd'hui » points de répère pour la date des diverses portions des annales hébraïques. Mais l'œil d'aigle de Bossuet ne s'est pas embarrassé de nos microscopes. La Providence réservait à notre époque positiviste l'exhumation de la momie de Ramsès II et la découverte de salles entières de papyrus contemporains et confirmatifs de Moïse.

De l'étendue de l'inspiration.

Il est très évident que Dieu a dicté le Décalogue Moïse ; il l'est également que Dieu n'inspire pas les typographes qui réimpriment la Bible.

Où fixer la limite entre ces deux certitudes ? L'expérience la fixerait au point même où l'a fixée l'arrêt de l'Eglise.

Jusqu'au ve siècle avant J.-C. l'antiquité profane ne nous présente aucun historien. Hérodote travestit en contes quelques traditions. Ailleurs tout est vantardise en de divagantes annales : Athènes descend de Minerve, Rome de Vénus. Les chroniques de l'Asie semblent un rêve d'opium. A ce délire universel une seule exception :

un petit peuple, sans littérature profane, noyé au centre de toutes les formations mythiques, rédige durant vingt siècles une histoire que nos investigations modernes confirment ; une théologie qui précise sans tâtonnements la plus haute doctrine spiritualiste ; une cosmogonie inexplicable avec les anciens systèmes du monde, et qui se trouve conforme aux conclusions de nos sciences. Donc le texte *substantiel* de la Bible fut surnaturellement préservé d'inévitables erreurs. Qui empêcha Moïse de soutenir par exemple, comme tels philosophes, que l'orage provient de nuées où le vent s'engouffre ; ou que la terre est issue d'un œuf couvé par Brahma ; ou qu'après le Déluge un peuple naquit des dents d'un dragon ? Or les négateurs n'ont jamais pu attaquer la Bible que sur des locutions populaires, comme dans le récit de Josué arrêtant *le soleil*. Il ne s'agit pas encore ici du miracle lui-même ; il s'agit de l'expression. Fallait-il que Josué commençât par expliquer aux Hébreux le système astronomique actuel, plutôt que d'employer le langage commun qui nous sert encore quatre siècles après Copernic, quand nous disons : le soleil descend ? Point de révélation inutile ; tout Israël, y compris Josué, pouvait vivre vertueusement sans professer la cosmographie. Mais Dieu n'a nulle part permis que l'ignorance préjudiciât à la dignité du Livre ; une locution accidentelle n'est pas un enseignement comme le début de la Genèse.

La question des miracles est le but et non la base d'une enquête sur la véracité de la Bible ; il suffira de constater la logique et la dignité de ces miracles, et qu'ils suspendent les lois sans violer les normes.

Le débat doit porter sur la véracité morale, historique et scientifique de l'Ecriture. Contre elle que d'objections successivement renversées ! Telles les railleries du XVIIIe siècle sur l'antériorité de la lumière, sur le déluge, sur la dispersion après Babel, faits aujourd'hui indé-